

ÉTUDES

SUR LES

EMBOUCHURES DU DANUBE.

Ino. A. 11.612

ETUDES

SUR LES

350511

EMBOUCHURES DU DANUBE

PAR

ED. ENGELHARDT



04060

GALATZ

TYPOGRAPHIE FRÉDÉRIC THIEL

1862

CONTROL 1952

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII
BUCUREȘTI
COTA.....36314

rc 22/02

B.C.U. Bucuresti



C39040

ÉTUDES

sur les

EMBOUCHURES DU DANUBE.

— 103 —

La mer noire a été pendant près de dixneuf siècles le centre du plus grand commerce qui se soit fait sur l'ancien continent.

Avant la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, cet immense bassin, qui unit l'Europe méridionale aux contrées asiatiques, était par sa position méditerranéenne, l'entrepôt naturel des produits de la Mésopotamie, de la Perse et de l'extrême Orient, et les fleuves puissants dont il reçoit les eaux, dispersaient au loin, dans l'Occident, les richesses accumulées sur ses côtes.

Le Danube, par l'étendue, comme par la

direction de son cours, était l'un des principaux débouchés des colonies de la Cholchide vers lesquelles affluaient les marchandises de la Haute Asie. Du xv^e siècle avant J. — C. jusqu'aux temps de l'invasion des barbares, la navigation de l'*Ister*, sans décheoir jamais, a néanmoins subi le contre coup des événements qui, à différentes époques, ont changé au profit de l'Égypte, la route des caravanes de la Perse et des régions plus lointaines. Les guerres de Sésostris, la fondation d'Alexandrie, la chute du royaume de Bactriane, les développements de Palmyre, en paralysant momentanément l'activité des échanges dont l'Euxin était le marché, devait affecter directement la prospérité de ses tributaires.

Cependant, malgré ces crises successives, le Danube est toujours resté jusqu'aux premiers siècles de notre ère, l'une des grandes voies commerciales de l'Occident.

Sans accumuler ici les témoignages dont l'histoire abonde, qu'il suffise de rappeler que les Argonautes ont remonté ce fleuve avec

les trésors acquis en Colchide, et qu'après l'occupation de la Dacie par les légions romaines, des marchands indiens sont venus féliciter Trajan d'un succès auquel ils se disaient directement intéressés.

Dejà Pompée, maître de la mer noire par ses victoires sur Mithridate, avait cherché à créer des relations directes avec la mer Caspienne au moyen d'un canal qui devait rejoindre le Cyrus au Phase. Trajan sans poursuivre la réalisation d'un si grand projet, se contenta d'assurer la liberté des communications par le Danube, dont il venait de conquérir les embouchures et il éleva à cet effet sur ses deux rives inférieures les remparts dont on voit encore les vestiges aujourd'hui.

Ces ouvrages de défense, pas plus que les forteresses et les murailles construites plus tard par Probus et par Justinien sur la partie supérieure du fleuve, n'empêchèrent les hordes Scythes, Germanes et Slaves de l'occuper sur tout son parcours et de pénétrer jusqu'au cœur de l'empire romain.

La navigation danubienne fut anéantie par ces migrations incessantes et peu à peu le mouvement des échanges entre l'Asie et l'Europe se porta vers la mer Baltique par le Dnieper, le Don et le Volga. Cette déviation du courant commercial qui unissait les confins extrêmes de l'ancien monde, fit fleurir le nouveau royaume Scandinavo-Russe et bientôt surgirent les opulentes cités de Kiew et de Nowgorod la Grande.

Au commencement du xi^e siècle, les invasions des Tartares sur le bords de la mer Caspienne rendirent impraticable la route des Indes vers la Russie et la prospérité de ce vaste empire décrut insensiblement.

A cette époque, la navigation du Danube avait repris son essor, sans que cependant son activité rappelât sa puissance d'autrefois. Des rapports suivis s'étaient établis par cette voie entre Constantinople, l'Allemagne et la Hongrie. Mais cette ère de renaissance fut de courte durée. Les Vénitiens et les Gênois envahirent successivement l'Euxin qu'ils exploi-

tèrent pendant plus de deux siècles au profit de la Méditerranée. Et puis survinrent les Turcs, qui après s'être emparés du détroit des Dardanelles, en interdirent l'accès aux pavillons étrangers.

Après la chute de Byzance, la découverte de Vasco de Gama porta le dernier coup au commerce de la mer noire et la navigation danubienne, déjà languissante, tomba dans une complète inertie.

Oublié pendant des siècles, isolé d'ailleurs de l'Europe centrale par les méfiances jalouses de ses riverains inférieurs, le Danube oriental n'éprouva d'autres vicissitudes que celles qui en ont assuré à la Russie la possession partielle.

Aussi au XVIII^e siècle, ses embouchures n'étaient guère plus connues en Occident que le Nil vers sa source, et l'on pouvait dire avec le poète Campbel : “ Rives inexplorées,
„ rives incultes, où le paysan trouve à peine
„ un sentier, où le pêcheur tient à peine
„ une rame. “

Il y a soixante ans, un célèbre géographe français, attaché au ministère des Affaires Etrangères et membre de l'Institut, en décrivant le Delta Danubien, en plaçait la branche septentrionale entre Silistrie et Kustendjé. Cette erreur, qu'il est d'ailleurs facile d'expliquer, ¹ était même accréditée en Allemagne, et plus d'un savant contemporain, confirmant l'assertion d'Hérodote, faisait mention des montagnes qui couvraient les îles du Danube près de la mer.

De nos jours et depuis que l'attention de l'Europe s'est reportée vers ces régions orientales, jadis si florissantes, l'on a du reconnaître combien était imparfaite leur description géographique. Si le Congrès de Paris et la Conférence de 1857 avaient pu connaître exactement l'état réel des contrées alimentées par le bas Danube, les contestations relatives à la possession de Bolgrad n'auraient point compromis, pendant près d'une année, une

¹ Voir page 23.

paix glorieuse et la Roumanie, dont un mince filet d'eau marque aujourd'hui la frontière, du côté de la Kilia, ne se serait point vue privée, contrairement aux intentions des puissances garantes, de toute communication indépendante avec la mer.

Ces considérations m'ont amené à entreprendre la monographie des embouchures du Danube dont l'Europe a proclamé naguères l'affranchissement, et vers lesquelles se reporteront peut-être, comme aux jours de leur antique importance, les opérations du grand commerce de l'Occident.

Ce travail comprendra la géographie physique et historique du Delta danubien, ainsi que l'étude des questions techniques et commerciales qui s'y rattachent.

I

A partir de l'embouchure du Pruth, le dernier de ses grands affluents, le Danube, grossi par les eaux d'un bassin de 800,000 kilomètres carrés, se déroule paisiblement dans un lit régulier et profond.

A 48 kilomètres en aval de ce point, c'est-à-dire, à l'endroit appelé Chatal ou Fourche

d'Ismail, il se divise en deux branches principales. L'une celle de Kilia, absorbe les $17/27^e$, ainsi plus de la moitié de son volume et atteint la mer dans la direction Est-Nord-Est, après un parcours de 98 kilomètres. L'autre, que l'on considère à tort comme la véritable continuation du fleuve et qui ne porte pas de nom particulier, reçoit l'excédant de la masse liquide ou les $10/27^e$ et ne tarde pas à donner naissance à deux bras nouveaux, la Soulina qui représente les $2/27^e$ du volume total du Danube et le St-Georges qui en comprend les $8/27^e$.

La première de ces dérivations tend vers l'Est et la seconde vers le Sud-Est; leur étendue respective est de 83 et de 105 kilomètres.

La Kilia, après avoir contourné, en se subdivisant, plusieurs îlots qui en élargissent le cours moyen, se partage près de la mer en cinq ramifications, dont trois se séparent à leur tour en courants secondaires: en sorte que la branche septentrionale du Delta déverse

ses eaux par neuf bouches différentes. Sa profondeur est de 7 à 24 mètres et sa largeur normale peut être évaluée à 300 mètres.

La Soulina n'a qu'une seule issue : l'écartement de ses rives n'est que de 70 à 180 mètres ; son fond moyen varie de 5 à 7 mètres.

Le Saint-Georges compte deux orifices, indépendamment du bras insignifiant qui se détache de sa rive droite et va se perdre dans le lac Razelm. Large de 250 à 500 mètres, il offre partout une profondeur de 7 mètres.

Ces données comparatives, en tant qu'elles déterminent les proportions des différentes branches du fleuve, ne s'appliquent pas aux embouchures proprement dites, qui sont plus ou moins obstruées et dont l'étude fera d'ailleurs l'objet d'un chapitre spécial.

Le Danube s'écoule donc dans la mer noire par treize émissaires à l'alimentation desquels concourent les trois embranchements principaux

qui constituent son Delta, la Kilia, la Soulina et le Saint-Georges. ¹

La plage entre les deux bras extérieurs, décrit une courbe d'environ 40 milles de développement et fait saillie sur la ligne générale de la côte occidentale de la mer noire.

Le Delta affecte ainsi la forme d'un triangle, coupé de la base vers le sommet par la Soulina et dont la superficie est d'environ 2690 kilomètres carrés.

¹ Désignation des différents bras du Danube inférieur :

Kilia	}	Belgarod,
		Otchakoff,
		Rakoff,
		Ankoudinovo,
		Otnogino,
		Peschanoi,
		Samboul (Staroe)
		Novoe Samboul,
		Koubanskoï.

Soulina

St-Georges	Kédрилès,
	Olinka,
	Donavetz.

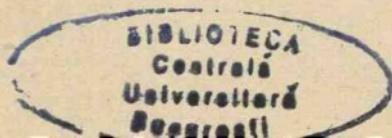
Sa hauteur au dessus de la mer est de 6 mètres au Chatal d'Ismaïl et comme la distance entre ce point et le littoral est de 70 kilomètres, il y a une pente de 0^m 08 par kilomètre.

Le terrain dont il se compose est exclusivement alluvial et quoique sa formation remonte à une époque très reculée, il est uni comme un champ. Des falaises d'un faible escarpement s'élèvent près de la plage, notamment au sud de la Kilia.

3906C

Cette plaine immense est presque entièrement couverte de roseaux; des lacs nombreux la sillonnent dans tous les sens; ils communiquent par des rigoles (ghirla) avec les trois branches du Danube auxquelles ils servent de déversoirs et pour ainsi dire de régulateurs: ils absorbent une partie de l'excédant des eaux pendant les crues ordinaires et la dégorgent à mesure que baisse le niveau du fleuve.

Le sol s'exhausse insensiblement sur plusieurs points, particulièrement à la Fourche d'Ismaïl et au Chatal de Saint-Georges, l'ancien



paradis des Cosaques. En ces endroits, il est susceptible de culture et donne d'excellents pâturages.

Deux forêts se rencontrent vers les embouchures ; l'une dite forêt noire (Kara Orman) s'étend, au milieu de vastes prairies, à la gauche du Saint-Georges ; l'autre longe la plage entre la Kilia et la Soulina, et porte le nom de l'île Léti dont elle occupe la région inférieure.

Des bouquets d'arbres bordent de distance en distance les rives des trois canaux ; d'ordinaire plus rapprochés et plus touffus du côté des eaux moins profondes, ils servent parfois à indiquer les passes dangereuses.

Vu de haut, le promontoire triangulaire du Danube figure ainsi trois grandes avenues convergentes, qui s'infléchissent sur leur parcours en méandres plus ou moins tortueux.

On a considéré l'île des Serpents comme une dépendance du bassin inférieur du fleuve. La Convention de Paris du 6 janvier 1857 lui attribue ce caractère.

Au point de vue nautique, elle en est sans-doute le très-utile complément. Elle semble avoir été placée là pour marquer la route des navires et pour leur servir de bouclier, au milieu des dangers qui les menacent aux abords de la côte basse du Delta.

Mais sous le rapport géologique, l'île des Serpents n'a rien de commun avec la plaine alluviale du bas Danube. A en juger par ses roches schisteuses disposées en stratifications, elle paraît être de la même formation que les montagnes de la Bulgarie.

Telle est en abrégé, la topographie générale du Delta danubien. Avant d'en faire la description détaillée, il n'est pas sans intérêt de comparer ses conditions physiques actuelles avec son état ancien, tel que le représentent les historiens de l'antiquité.

Les récits d'Hérodote, ceux de Strabon et de Ptolémée, enfin la carte du bas-Danube tracée d'après les indications de ce dernier historien, permettent de constater avec assez d'exactitude les changements essentiels qui se sont successivement opérés dans la configuration du Delta.

D'après les poètes des temps mythiques, le Danube, à l'époque de l'expédition des Argonautes, c'est-à-dire treize siècles avant J.-C. n'aurait eu que deux embouchures. Neuf siècles plus tard, et suivant le témoignage d'Hérodote qui mérite assurément plus de confiance, il en avait cinq; on en retrouve encore les traces aujourd'hui. Indépendamment du Saint-Georges, de la Soulina et de la Kilia désignés dans l'histoire ancienne sous les noms d'*Inaracium Ostium*, *Boreum Ostium* et *Thiogale Ostium*, on connaissait deux débouchés méridionaux, qui aboutissaient à la baie dite *Halmyris* et bornée d'une part par la chaîne de colline qui marque la rive occidentale du lac Razelm, et d'autre part par les attérissements du Saint-Georges au Nord-Est.

L'un de ces embranchements n'est autre que le Donavetz qui décharge au sud, une faible quantité des eaux du Saint-Georges.

L'autre, qui paraissait avoir des dimensions beaucoup moins réduites, se séparait du fleuve principal à environ 18 kilomètres en amont

de la Fourche d'Ismaïl et gagnait la mer à l'extrémité de la baie dans laquelle se jetait le Donavetz. Il s'appelait *Sacrum Ostium*.

Ces deux dérivations du Danube contournaient la chaîne de montagnes connues aujourd'hui sous la dénomination de *Bech Tepéh* (les cinq collines) et formaient ainsi, avec le Saint-Georges, une grande île, dite *Peuce*, qui constituait une partie intégrante du Delta.

Le *Sacrum Ostium* n'existe plus ; mais on peut encore suivre la direction de son lit sablonneux dans le voisinage de Babadagh, situé à une journée de Toultscha.

Ainsi s'expliquent les narrations d'Arrien qui en décrivant les montagnes et les forêts du Delta du Danube, assurait qu'Alexandre le Grand avait hésité à y engager ses armées. Et de même, on peut se rendre compte de l'erreur de Barbier du Bocage qui, confirmant à son tour l'existence de ces montagnes et

de ces forêts, les transportait aux environs de Silistrie.

Les Bech Tepeh, hauts de plus de 300 pieds, dominant toujours la plaine humide du Danube inférieur ; mais ils n'appartiennent plus au Delta proprement dit, c'est-à-dire qu'ils bornent simplement le bassin dont les Saint-Georges et la Kilia tracent les limites.

Avant que cette transformation ne se fût accomplie, le Delta remontait jusqu'auprès d'Isaktcha, l'ancien *Noviodunum*, dont il est distant aujourd'hui de 24 kilomètres. Reserré dans un seul lit, le Danube offrait en cet endroit plus de facilité pour le passage d'une rive à l'autre et c'est là effectivement que les Romains, les Barbares et les Ottomans l'ont successivement traversé ; de là le nom d'Isaktcha, qui signifie en turc passe d'Isaac.

D'un autre côté, la baie qui recevait les deux affluents danubiens, le Sacrum Ostium et l'embranchement du Saint-Georges, s'est peu à peu fermée, du côté du large, à me-

sure qu'ont progressé les atterrissements du Delta, et cette prolongation de la côte vers le sud a formé le grand lac de Razelm. Un phénomène analogue semble s'être produit au nord de la Kilia où plusieurs grands lacs ne sont séparés du rivage que par une langue étroite de terre alluviale.

S'il est hors de doute qu'autrefois la mer s'avancait jusqu'aux pieds de la chaîne dont les Bech Tepeh sont les points culminants, il paraît que la baie était encore ouverte au xv^e siècle, car les Génois y occupaient une forteresse dont la tour principale se dresse encore sur l'un des bords reculés du lac, et à peu de distance de cette ruine, on remarque un plateau que la tradition signale comme l'emplacement d'un établissement commercial fondé par les navigateurs méditerranéens. On prétend d'ailleurs avoir découvert, il y a plusieurs années, une ancre sur les hauteurs voisines.

Au temps de Ptolémée, c'est-à-dire, cinq siècles après Hérodote, le Danube s'était ou-

vert deux nouvelles issues, et dégageait ainsi ses eaux par sept embouchures. D'après le géographe égyptien, ces deux bras supplémentaires se détachaient du Saint-Georges vers le milieu de son cours et rejoignaient la mer entre cette dernière branche et la Soulina. Le *Pulchrum Ostium* et le *Pseudo Ostium* ont également disparu ; mais s'il était possible d'explorer les lacs intérieurs qui couvrent une partie de l'île de Saint-Georges, on retrouverait peut-être le tracé de leurs lits.

Le Saint-Georges ne se bifurquait point à son embouchure comme aujourd'hui. La grande île d'Olinka qui scinde son courant près de la mer, ne paraît pas avoir surgi du fond même du fleuve par l'accumulation graduelle des matières alluviales. La vase et l'argile dont elle se compose sont si compactes, ses rives accores sont si fermes, qu'elles résistent sans être sensiblement entamées, comme un éperon fortement assis, à toute la violence des eaux lancées contre son cap. Cette solidité remarquable semble justifier la supposition

que l'Olinka adhérait autrefois au continent et que le fleuve, obstrué vers le sud par des bancs sablonneux, s'est ouvert une brèche vers l'est, en faisant irruption à travers sa rive gauche.

La carte de Ptolémée indique en outre un embranchement intérieur qui détournait dans la Soulina, une partie des eaux de la Kilia. Son point de séparation correspondait à peu près avec la méridienne d'un lac voisin le *Thiogale Palus*, qui n'est autre que le lac allongé de Katlaboug. Une rigole continue et parfois régulière, comme un canal artificiel relie actuellement le cours supérieur de la Kilia avec le cours moyen de la seconde branche du Delta. Cette rigole, la *Chonga*, qui ne figure plus sur la plupart des cartes modernes, se dégage également au sud du lac Katlaboug et elle marque incontestablement la direction de la voie d'écoulement signalée par les anciens géographes.

Le bassin de la Kilia paraissait être alors plus régulier qu'aujourd'hui. La grande masse

d'eau qu'il conduit à la mer, sans s'écouler en un lit rectiligne, ne s'était point encore épanchée dans les nombreux canaux qui la divisent en deux endroits de son parcours intérieur, et elle n'avait point encore composé le delta secondaire qui s'épanouit à son embouchure.

En ce qui concerne les premiers changements qui ont affecté son système, on pense qu'au point où la Kilia s'évase au milieu de ses deux archipels, son profil était devenu tellement large, qu'elle formait deux espèces de bassins dans lesquels le courant moins actif qu'entre les rives supérieures, devait faciliter le progrès des attérissements d'alluvion. Quelques unes des îles actuelles semblent s'être ainsi constituées.

On ne recherchera pas, faute de données positives, jusqu'à quel point l'élargissement ultérieur du bassin général de la Kilia a pu provenir de l'obstruction graduelle du bras supérieur qui débouchait autrefois dans la mer entre Isaktcha et le lac de Razelm. Qu'il suf-

fise de remarquer la position respective des deux embranchements dont la bifurcation forme la tête du Delta. A son point de départ, la Kilia suit la direction du fleuve principal, tandis que l'autre bras décrit un angle de 90 degrés. Dans ces conditions, il semble naturel que les eaux déversées précédemment dans la mer par le Sacrum Ostium aient surtout profité à la branche qui, par l'orientation de son cours, est réellement la continuation du Danube.

Les transformations qui ont modifié le régime du cours inférieur de la Kilia, méritent un examen plus détaillé.

Au III^e siècle et suivant les données hydrographiques de cette époque, la Kilia, dont un groupe d'îles étendues disperse les eaux dans la mer, n'avait qu'une seule embouchure. Les excroissances qui donnent à l'extrémité de ce grand bras du Danube l'apparence d'une main informe, ne s'étaient point encore produites et Vilkow, l'ancien *Antiphili*, situé aujourd'hui à plus de douze kilomètres dans l'intérieur de terres, se trouvait près du rivage. Les dunes

qui ondulent la plaine près de ce village de pêcheurs et le terrain sablonneux sur lequel il est construit, confirment cette dernière assertion.

L'observation attentive de la configuration du Delta secondaire de la Kilia permet de suivre les progrès continus des attérissements qui donnent naissance aux Deltas des grands fleuves et qui sont le résultat de leur travail incessant.

Si l'on décrit un cercle d'un rayon de sept milles marins à partir du centre du bassin d'où se détachent comme les doigts de la paume, les différents bras inférieurs de la Kilia, on constate que les orifices de ces canaux se trouvent sur la circonférence de ce cercle, à l'exception toutefois des deux bouches méridionales qui sont plus proéminentes par suite du mouvement qu'imprime aux alluvions le courant littoral.

Les matières charriées par le fleuve durent s'accumuler insensiblement sur la vaste plage déployée devant l'embouchure primitive et cette

plage, en s'attérisant peu à peu sur une ligne semi circulaire, finit sans-doute par s'exhausser au point de ne plus présenter à l'écoulement des eaux qu'un débouché insuffisant. Le courant fluvial ainsi arrêté et refoulé, s'est vraisemblablement ouvert une ou plusieurs passes, en rompant la barrière uniforme des ensablements sous marins.

Il est probable qu'il s'est d'abord frayé ses voies vers le nord et que les bras actuels de Belgarod et d'Ottchakoff se sont développés les premiers. En effet, la basse Kilia tend vers le sud et d'ailleurs le courant de la mer, le long de la côte, a la même direction. Les sédiments ont été par conséquent plus considérables vers le sud et ont du présenter ainsi de ce côté plus d'obstacles à l'échappement des eaux fluviales.

Mais bientôt le Belgarod et l'Ottchakoff se sont partiellement obstrués à leur orifices, par suite des mêmes causes qui expliquent leur propre origine et leur pente relative ayant d'ailleurs diminué à mesure qu'ils gagnaient

en longueur, le courant naturellement porté à reprendre sa direction normale, s'est creusé un nouveau lit vers le sud, et le grand bras actuel de Stamboul s'est formé. Les bras intermédiaires n'ont sans doute été constitués qu'après le Stamboul et peu à peu le Belgrad, qui se détache à angle droit du fleuve principal, s'est changé en une simple rigole à laquelle les riverains ont donné par dérision, la dénomination de passe de l'oie. Serait-ce en souvenir de son ancien droit d'ainesse qu'on l'aurait assigné comme frontière à la Moldo-Valachie ?

Les ensablements qui avoisinent les différentes issues de la Kilia, sont beaucoup plus étendus que ceux des embouchures de la Soulina et du Saint-Georges. Cette différence provient de la plus grande masse d'eau et par conséquent de la plus grande quantité de matières qu'apporte la branche septentrionale du Danube. L'avancement rapide de ces bancs a fait penser qu'ils atteindraient à la longue la bouche de Soulina et finiraient par en envahir

l'entrée. S'il devait en être ainsi, et si l'on tient compte de la période qui nous sépare de l'époque à partir de laquelle le Delta de la Kilia a graduellement surgi, la Soulina pourrait couler tranquillement ses ondes pendant plusieurs siècles.

Cette appréhension rappelle les préoccupations des contemporains d'Hérodote qui, témoins des développements que prenait le delta du Danube, semblaient craindre que l'Hellespont ne fut un jour comblé.

Les rapprochements généraux qui précèdent conduisent à une conclusion que n'est pas sans quelque valeur.

Des trois branches du bas-Danube, la Soulina paraît avoir été la moins affectée par les changements qu'a subis, de siècle en siècle, le système des eaux qui compose le Delta ; c'est aussi la seule qui soit ouverte à la navigation.

III

Le premier chapitre de ce travail donne un aperçu sommaire du Delta danubien dans les conditions de son économie actuelle. Connaissant la configuration, la nature propre de ce promontoire alluvial et sa position géographique, on se rendra facilement compte du chiffre relativement restreint de ses habitants,

de leur caractère, de l'uniformité de leurs occupations, comme de la diversité de leur origine.

Parmi les différents groupes qui représentent les populations des pays limitrophes, les Russes sont incontestablement les plus nombreux et tandis que les Moldaves, les Grecs, les Bulgares et même les Turcs ne sont en général que des immigrants ou de simples résidents temporaires, eux occupent le pays depuis plusieurs générations.

Leur histoire, en tant qu'elle s'applique également aux colons russes des bords du lac de Razelm, offre un sujet de curieuses observations.

Quoiqu'on les désigne ordinairement sous le nom générique de leur nationalité, on établit entre eux des distinctions fondamentales, par suite de la différence de leur origine, de leurs croyances religieuses et du régime politique auquel ils sont soumis en Turquie.

D'après leur provenance, on peut les di-

viser en deux grandes classes : les Ruthéniens et les Moscovites ou Lipowanes.

Les Ruthéniens sont de race slave. Ils appartiennent aux groupes cosaques des provinces de la Pologne, qui, lors du démembrement de ce Royaume, tombèrent au pouvoir de la Russie. A cette époque, ils émigrèrent en Turquie sous la conduite des Zaporogues, ordre militaire et religieux, composé de gentils hommes et de serfs affranchis, qui eurent pour Hetmann, sous Pierre I^{er}, le fameux Mazeppa. Un traité fut conclu entre eux et la Porte, qui leur assurait l'indépendance et leur concédait des terres et des pêcheries sur la rive droite du Danube, contre l'obligation de fournir un contingent d'hommes et de chevaux en cas de guerre.

Les Zaporogues conservèrent leur organisation militaire ; tandis que les Cosaques qui les avaient suivis, s'établissaient dans des villages, eux, restaient retranchés dans un camp appelé Secz ou Setch, dont l'accès était interdit aux femmes, et où régnait en maître

souverain l'Hetman élu par leurs suffrages. Comme les lois de l'ordre n'imposaient aucun vœu, ceux de ses membres qui voulaient se marier, quittaient le setch et allaient habiter les villages. Toutefois, en temps de guerre, ils étaient susceptibles de rappel.

Cet état de choses dura jusqu'en 1828 époque à laquelle les cosaques du Danube mirent encore sur pied deux régiments qui prirent part à la guerre contre la Russie.

Cependant l'hetman Kladki, qui commandait ce corps, trahit la cause des Osmanlis et livra à l'ennemi ses soldats et une partie de la population ruthénienne qui fut enlevée et transportée sur les bords de la mer d'Azof.

Les cosaques de la mer noire (Tchornomorskie) qui forment aujourd'hui une colonie dans les environs de Kertch, ne sont autres que les Ruthéniens venus des bords du Danube. Ils étaient encore gouvernés par l'hetman Kladki, lors du débarquement des troupes françaises en Crimée.

Ceux que ne put atteindre l'armée russe,

restèrent en Turquie, mais ils perdirent les avantages du traité sous les auspices du quel avait prospéré leur naissante république. Ils devinrent rayas et se confondirent insensiblement avec les autres populations russes déjà assujetties et qui étaient le produit de l'émigration individuelle. Mais on peut encore les reconnaître de nos jours à leur langage qui révèle l'origine slave dans toute sa pureté. Ils professent la religion grecque, sans qu'aucun schisme les divise.

Leurs principaux établissements s'élevaient le long des trois branches du Delta danubien. Plusieurs pêcheries fondées par eux y existent encore, et l'on a retrouvé dans ces derniers temps à Prislaw, vers le cours supérieur du Saint-Georges, les fondements de leur Setch détruit en 1828.

Les Moscovites qui représentent la seconde classe de populations russes disséminées sur le bas-Danube, sont généralement connus dans ces pays, sous la dénomination de Lipowanes. Ils proviennent tous de l'intérieur même de la

Russie. Mais ils sont loin de constituer un ensemble homogène et d'habiter au même titre la Turquie. Les uns y sont entrés isolément et sont devenus rayas ; les autres ont émigré en masses et jouissent encore de leur indépendance.

L'apparition de ces derniers sur le territoire de la Turquie remonte au règne de Pierre le grand. Le Czar auquel l'influence et les prérogatives du patriarche de Kiew portaient ombrage, s'étant proclamé chef suprême de l'Eglise de Russie, un secte se forma, qui, fidèle à l'autorité déchuë, protesta contre cet envahissement sacrilège du pouvoir temporel. De là les noms de Starowiertzy (vieux croyants) et Starobratzy (vieux frères) que portent encore aujourd'hui les partisans du patriarche de Kiew. Pour échapper aux persécutions, les plus ardents d'entre eux, auxquels s'adjoignit une bande de Strelitz révoltés, passèrent la frontière et vinrent se réfugier aux embouchures du Danube.

Un traité, analogue à celui qui réglait les

rapports des Ruthéniens avec la Porte, leur garantit l'autonomie; des pêcheries et des terres leur furent concédées et ils durent également concourir à la défense du pays, en fournissant un certain nombre de soldats. Mais leurs premiers établissements ne furent pas de longue durée. Deux ans environ après leur arrivée sur le territoire ottoman, une seconde émigration de Starowiertzy pénétra dans la haute Bulgarie et obtint les mêmes privilèges qu'eux. Des contestations au sujet de la possession de certains lacs, ne tardèrent pas à s'élever entre les nouveaux venus et les anciens colons, et la Porte dut intervenir pour y mettre fin. Elle transféra les premiers Starowiertzy en Asie mineure, dans les environs de Brousse.

Ce n'est qu'à partir de leur séjour dans l'Empire Ottoman, que ces émigrés moscovites adoptèrent l'organisation cosaque. Ils ont encore conservé de nos jours leurs privilèges. Toujours tributaires de la Porte, ils ne sont en rien assimilés aux rayas. Chacune de leurs

communes (elles sont au nombre de quatre) est régie par un Ataman élu par le peuple et confirmé dans sa dignité par le Gouvernement Turc. Son autorité qui est presque absolue, est partagée dans quelques cas exceptionnels, avec le Conseil des anciens du village. Il ne veille pas seulement aux intérêts généraux de la colonie; le jugement des délits et des crimes constitue l'une de ses principales attributions et ses sentences sont sans appel. Presque toujours les châtimens infligés, sont des peines corporelles. Dans certaines circonstances, pour des réglemens d'héritage, par exemple, ou en cas d'infractions graves aux lois religieuses, il agit de concert avec l'autorité ecclésiastique, qui sert, pour ainsi dire, de trait d'union entre les différentes communes.

Un pacha est chargé de représenter les cosaques du Danube auprès du gouvernement turc.

Les vieux croyants sont presque exclusivement adonnés à la pêche et à la préparation

du poisson salé, et ils trouvent généralement dans l'exercice de cette industrie l'aisance et quelquefois même la richesse.

Leurs plus grands établissements sont situés sur le bas-Danube. Ils comptent encore quelques petites colonies le long du fleuve jusqu'à Silistrie.

Comme celle des Ruthéniens, leur langue indique d'une manière très-caractéristique leur origine. Quant à leurs croyances religieuses elles se sont conservées dans toute leur rigueur primitive.

Le patriarche, dont ils sont toujours les sectateurs zélés, habite le Bukovine où se sont également réfugiées quelque familles de coreligionnaires persécutés. Un évêque délégué par lui, réside au milieu de la principale colonie des vrais croyants, dans un couvent de la Dobrutcha supérieure.

L'influence du chef de l'ancienne église orthodoxe est immense; elle s'exerce non seulement sur ceux qui l'entourent, mais encore dans l'intérieur même de la Russie,

où la secte a laissé de nombreux adhérents.

De fréquents pèlerinages ont lieu dans le couvent de la Dobrutcha. Quelques-uns des pieux voyageurs qui viennent ainsi faire leurs dévotions dans cette retraite vénérée, reçoivent l'ordination des mains de l'évêque et s'en retournent dans leur pays pour y exercer leur ministère.

Les revenus de l'évêché sont très-considérables et l'on assure, que ses coffres recèlent des valeurs énormes en argent monnayé. Ce trésor paraît être le produit de collectes faites en Russie et des contributions que s'imposent volontairement les colons danubiens.

Aucune secte n'est plus exclusive que celle des Staroviertzy. Les cérémonies religieuses ne se pratiquent qu'en leur seule présence. l'Eglise est impitoyablement fermée même à ceux qui appartenant au schisme grec, ne reconnaissent pas le successeur du patriarche de Kiew. L'étranger trouve difficilement accès dans leurs demeures, et dès qu'il en est sorti, on s'empresse de purifier la chambre où il a

été admis et tous les objets qu'il a touchés. On a soin particulièrement de laver le verre dans lequel il a bu.

Pierre le Grand avait ordonné à ses sujets de couper leur barbe; la conservation de la barbe est devenue pour les vieux croyants une prescription religieuse. Il s'était efforcé d'introduire dans l'Empire l'usage du tabac; les Starowiertzy s'abstiennent rigoureusement de fumer et ils se scandalisent à la vue de l'étranger mal avisé qui fume devant eux.

Le divorce n'est pas permis chez eux.

Jamais ils n'ont recours aux médecins. „Dieu, „ disent ils, nous a donné la santé; Dieu nous „ l'enlève; un homme peut-il changer la vo- „ lonté de Dieu?“

Leur costume, qui n'a pas varié depuis l'émigration, est soumis par l'autorité ecclésiastique elle même aux règles les plus sévères. Ainsi, celui dont la chemise ne s'étale pas sur le pantalon comme une blouse serrée à la taille, la femme dont le tablier ne couvre pas les seins, en se croisant sous les aisselles, ou

dont la casaque n'a pas la coupe primitive, ne peut pas plus entrer dans l'église, que ne serait admis chez nous, dans un salon, le visiteur dont la tenue ne serait pas conforme aux usages du monde.

Cette religion présidant à tous les actes de la vie, cette organisation toute démocratique, cette autorité, souvent impitoyable, mais toujours respectée, de l'ataman, donnent à cette population un cachet particulier d'austérité et toutes les apparences d'une grande pureté de mœurs. Cependant, si les vieux croyants sont généralement honnêtes, probes, paisibles, ils s'adonnent à la boisson et sous ce rapport encore ils ont conservé intactes les anciennes traditions de leur voisine patrie.

Le nombre des Lipowanes Starowiertzy est très-difficile à déterminer, comme d'ailleurs celui des diverses populations qui habitent la Turquie. On l'évalue approximativement de 15 à 20,000, et il paraît qu'il n'augmente que dans des proportions minimales. Cependant chaque année les communes cosaques ac-

cueillent de nouveau confrères, qui une fois adoptés, jouissent des mêmes droits, sans que la Porte cherche à y mettre obstacle.

Il serait d'ailleurs à peu près impossible d'exercer un contrôle efficace sur l'accession de ces intrus, car aucun acte public ne justifie de l'origine des individus dans toute l'étendue de l'Empire.

Il semble que dans ces derniers temps, les Lipowanes privilégiés soient devenus moins hospitaliers, si l'on en juge par l'émigration qui s'est opérée, il y a quelques années, sur Toulcha, parmi les vieux croyants établis dans la partie de la Bessarabie annexée au territoire roumain. Tous sont rayas.

A côté des Starowiertzy, on connaît encore sous la même dénomination générale de Lipowanes, d'autres sectes russes, dont on ne saurait apprécier exactement l'importance. Toutes ne professent pas la religion grecque. Il en est qui sans appartenir à la race juive, pratiquent le judaïsme. D'autres se distinguent par des différences si profondes dans leurs

dogmes et leurs cérémonies religieuses, qu'elles constituent de véritables communautés protestantes, sans que ce protestantisme ait, selon toute apparence, quelque affinité d'origine avec celui du xvi^e siècle en Allemagne.

Quelques unes de ces sectes n'ont pas de prêtres; l'autorité religieuse est représentée par une femme.

Cependant parmi tous ces divers dissidents, les plus remarquables sont ceux que l'on désigne sous le nom de Scopitz. Ils se mutilent, après avoir eu un certain nombre d'enfants. Réunis par quatre ou cinq, ils mettent, dit-on leur biens en commun. Leurs pratiques sont toutes mystérieuses. Ils s'assemblent d'ordinaire pendant la nuit, vêtus de longues chemises blanches, et comme les derviches, ils tournent sur eux mêmes, jusqu'à ce que la sueur leur couvre le corps.

Lorsqu'un Skopitz meure, l'enterrement a lieu dans le plus grand secret, sans que l'on puisse jamais découvrir le lieu de sa sépulture.

Ces précautions ont pour but d'éviter que par l'exhumation l'on ne puisse constater le fait de la mutilation et la manière dont elle s'opère.

Les Skopitz couchent sur la dure ; ils ne fument jamais. L'usage des liqueurs fortes et de la viande leur est interdit. Ils se nourrissent de pain, d'œufs, de poissons, de lait et de fruits. Ils sont aussi actifs que paisibles et se livrent particulièrement à la pêche et à la préparation du caviar.

On assure que les Skopitz comptent de nombreux prosélytes à Iassy et à Bukarest.

Ils ont également une communauté à Galatz et dernièrement encore on signalait à l'autorité de cette ville l'accession de huit jeunes gens recrutés à Ismail et à Kilia.

Les Lipowanes qui forment la colonie des Cosaques du Danube, ont toujours été ouvertement hostiles à la Russie.

Cependant ils paraissent avoir été ramenés dans ces derniers temps à des sentiments plus favorables à l'égard du gouvernement, dont

leurs corréligionnaires avaient jusqu'alors subi les persécutions. Leur secte, dit on, serait tolérée, si non reconnue, dans l'Empire et déjà une partie des Lipowanes rayas qui peuplent Toulcha et ses environs sollicitent l'autorisation de rentrer dans leur patrie.

IV

Une grande partie des colons russes dont nous venons de faire l'histoire, est disséminée autour du Delta, c'est à dire, sur les bords du lac de Razelm et dans les villes et villages qui se rapprochent des rives extérieures du St. Georges et de la Kilia. En négligeant ces différents groupes, plus au moins considérables, tels

que Jourilovka, Toultscha, Ismail et Kili, on peut évaluer de dix à douze mille âmes la population répartie sur les deux grandes îles que sépare la Soulina et qui constituent le Delta proprement dit. Les établissements qui s'y sont formés, sont au nombre de dix-huit, dont dix sur l'île de Léti et huit sur l'île de St. Georges. ¹

Parmi ces derniers, le plus important est sans contredit la ville de Soulina, située à l'embouchure même de la branche dont elle porte le nom.

En 1853, c'est-à-dire aux débuts de la guerre d'Orient, Soulina ne comptait tout au plus que 1000 à 1200 habitants, la plupart ioniens, grecs et maltais. Quelques baraques en planches ou de simples huttes de roseaux élevées sur la plage, servaient d'abri à ces aventuriers dont l'industrie consistait à dé-

¹ Les villages et hameaux compris entre le Saint-Georges et la Kilia, sont: Ienikoe, Moldovankoe, Eski-kilia, Starok, Bardin, Tatare, Kanlikopvoe, Tchatakkoe, Raspol, Kichla, Prislaw, Karasova, Yiuslin, Kuschuk, Plesko, Mégalé Ivancha, Kédrilès, Kara-Orman, Soulina.

pouiller en grand et par association les malheureux capitaines obligés, par suite des obstacles qu'ils rencontraient sur ce point, d'avoir recours à leurs services. Ils rançonnaient la navigation européenne et rappelaient par leur apreté impitoyable l'avidité du géant des bouches de l'Escaut.

Le vol était organisé et au milieu du désarroi qui avait suivi les premières hostilités sur le Danube, il se pratiquait impunément. L'emploi forcé des allèges, pour le passage sur la barre, facilitait particulièrement les entreprises de ces hardis pirates. Leurs embarcations avaient d'ordinaire un double fond qui absorbait une grande partie des grains momentanément extraits des bâtiments de mer et ils restituaient l'excédant, lorsqu'ils ne pouvaient échapper avec toute leur cargaison à la vigilance des capitaines. C'est ainsi que plusieurs moulins à vent, dont on voit encore les débris, étaient en pleine activité à l'embouchure, c'est-à-dire sur un point désert de la côte, à l'extrémité d'une plaine de roseaux.

Au printemps de l'année 1854, un bâtiment de guerre apparut en vue de Soulina. Il était commandé par le fils de l'amiral Parker. Après avoir fait armer un canot, ce jeune officier en prit lui même la conduite et vint débarquer en face d'une ancienne redoute, construite vers la pointe de la rive gauche du fleuve. En passant, suivi de quelques hommes, devant cet ouvrage abandonné, un coup de feu tiré à bout portant l'étendit sur le carreau. Les anglais se vengèrent de cet assassinat, en bombardant le village, qui fut réduit en cendres.

Peu après cet évènement, les bouches du Danube furent déclarées en état de blocus et l'exportation des céréales des Principautés fut interrompue jusqu'au commencement de l'année 1855.

A cette époque et par égard pour les droits des neutres auxquels le Traité de Paris devait bientôt donner une solennelle consécration, le blocus fut levé et le commerce danubien prit un essor extraordinaire.

Une nouvelle population, composée en ma-

jeune partie des mêmes éléments que la précédente, vint s'implanter à Soulina et bientôt, grâce à l'absence de toute autorité sur la rive droite du fleuve, une bande d'écumeurs de mer s'empara de fait de l'entrée du Danube. L'audace de ces bandits n'eut plus de bornes. Trompant la confiance des capitaines auxquels ils se présentaient comme pilotes lamaneurs, il n'était pas rare qu'ils fissent échouer dans la passe le bâtiment dont ils avaient pris la direction. Livré le plus souvent à ses propres ressources dans l'opération du sauvetage, le capitaine ne tardait pas à se convaincre de l'inutilité de ses efforts et il abandonnait son navire dont on faisait bientôt la curée.

Cependant ce brigandage ne pouvait durer. Le commandant des troupes autrichiennes dans les Principautés envoya à l'embouchure un détachement de 60 soldats. Cette occupation, destinée avant tout à sauvegarder les intérêts des sujets impériaux, fut un bienfait pour le commerce européen. Déployant une rigueur égale à la perversité dont ses nationaux étaient

les premières victimes, le représentant de l'autorité nouvelle fit prompt et sommaire justice au nom de la loi martiale; la bastonnade fut mise à l'ordre du jour et consciencieusement administrée. Sous ce régime salubre, la discipline fut bientôt rétablie. Toutefois le pouvoir militaire, quelque efficace que fut son action, n'était pas à même de réaliser d'une manière durable les garanties de sécurité et de bonne administration que réclamait impérieusement la marine marchande. Cette tâche appartenait tant à la puissance territoriale qui venait d'être dûment reconnue, qu'à la Délégation internationale, qui se trouvait temporairement investie d'une partie de ses droits.

Aujourd'hui non seulement les obstacles naturels qui entravaient l'accès du Danube, ont complètement disparu, mais les dispositions réglementaires qui ont été successivement publiées par la Commission momentanément préposée aux embouchures, ont fait prévaloir sur le parcours du fleuve fréquenté par la navigation maritime, le régime d'ordre, d'égalité

et de liberté dont les Congrès de Vienne et de Paris avaient posé les principes.

Régénérée, moralisée au contact d'une autorité européenne dont les attributions étaient aussi exceptionnelles que l'état du pays assigné à son activité, Soulina a pris des développements rapides qui semblent la préparer à un rôle important. Sa population actuelle est de 4000 âmes. Les cabanes éparses qui couvraient la plage et qui servaient de repaires à ses premiers habitants, ont fait place à des constructions solides et régulières. De grands bâtiments s'y élèvent pour le service de l'administration. Des édifices religieux y représentent déjà les trois principaux cultes de l'Orient. Sièges d'une caïmacamie, la nouvelle ville entretient une garnison permanente. Des agents consulaires y sont accrédités et la vue de leurs pavillons protecteurs rassure les marins pour lesquels ces parages étaient autrefois si inhospitaliers.

V.

L'aspect général du Delta, la disproportion qui existe entre le chiffre de sa population et sa superficie, indiquent assez que l'agriculture ne s'est point encore développée dans cette contrée limitrophe de la mer noire. Ce n'est pas à dire que son sol soit peu productif et que l'on ne puisse en obtenir les différents

végétaux qui concourent essentiellement à l'alimentation de l'homme. Le Delta de la Vistule est le potager de la Prusse occidentale et nulle part la terre n'a plus de valeur que dans les *Niederungen*. Si les endiguements qui protègent depuis des siècles les *pays bas* du grand affluent de la Baltique, avaient été exécutés sur le cours inférieur du Danube, il est hors le doute que les alluvions qu'il traverse, influencées d'ailleurs par un meilleur climat, n'auraient eu la même fécondité. Mais de pareils travaux, que la nécessité seule a pu commander, ne répondraient nullement ici aux besoins réels des populations riveraines. Les pays voisins de la Bessarabie et de la Dobrutcha sont aussi fertiles qu'inexploités et leur situation respective les rendrait facilement accessibles.

Les habitants du Delta, pêcheurs pour la plupart, se contentent donc de pourvoir à leur propre subsistance et les terres qu'ils approprient à la culture, sont aussi limitées, que la main d'œuvre est restreinte. Plusieurs villages

et notamment ceux qui bordent le St. Georges et la Kilia, sont entourés de nombreux potagers. Sur la rive opposée à Ismail jusque vis-à-vis de l'ancienne forteresse de Kilia, on compte plus de 300 jardins qui fournissent les produits les plus variés. Le melon et la vigne y prospèrent ; celle-ci est de haute venue et donne ce beau raisin connu dans le pays sous le nom de *Chaous*.

Cependant le Delta ne restera pas toujours étranger aux spéculations agricoles. Déjà, il y a trois ans, une association de colons allemands avait sollicité l'autorisation d'exploiter les terrains compris entre Toultscha et la Kilia jusqu'à la Fourche d'Ismail. L'acte de concession devait leur garantir l'exemption de la dîme pendant les vingt premières années et ils n'auraient eu plus tard d'autre charge que l'acquittement de l'impôt ordinaire. J'ignore les motifs qui ont fait échouer cette entreprise.

L'élève du bétail, relativement plus importante que la culture proprement dite, se pra-

tique surtout à Kara-Orman, au centre de l'île St. Georges et près de l'embouchure de la Kilia. Des colons russes se sont établis dans ces lieux privilégiés où de vastes prairies arrosées par des lacs voisins offrent une pâture abondante à leurs troupeaux.

La Flore du Delta est très pauvre. Le roseau constitue sa principale végétation naturelle. Il y a deux ans, vers la fin du mois de mai, je remontais la Soulina à bord d'un paquebot des Messageries Impériales. Un touriste anglais, assis sur la passerelle du bâtiment, explorait de sa longue vue les plaines qui s'étendaient verdoyantes et unies jusqu'à l'horizon. Et je l'entendis s'extasier sur la richesse prodigieuse de ces contrées, sur la merveilleuse puissance de leur industrie agricole. Il prenait ces savannes de roseaux nivelées par l'action lente et continue des alluvions, comme par la main de l'homme, pour des champs de blé et effectivement l'illusion est complète, à l'époque de l'année où la plante vivace dégage sa tige verte et flexible

et ses feuilles lanceolées. Les roseaux du Danube, lorsqu'ils ont atteint toute leur croissance, ont jusqu'à 25 pieds de hauteur. Leur racine a souvent plus de 7 centimètres de diamètre. Ils envahissent les terrains humides, qui, en maints endroits, pourraient être transformés en véritables tourbières, tant sont compactes et homogènes les débris végétaux qu'ils contiennent. Ils sont circonscrits par les renflements du sol et par la plaine eau. On peut admettre qu'ils couvrent la moitié de la superficie du Delta.

Le défrichement de ces landes humides est aussi simple dans ses procédés que peu durable dans ses effets. Au commencement de l'hiver, lorsque le roseau s'est complètement durci et déséché, on y met le feu et sous l'action du vent qui balaye leurs têtes plumeuses et touffues, l'incendie se propage, dévorante, en longues trainées de flammes et de fumée. Au printemps, les espaces dégarnis se couvrent d'une couche épaisse d'herbe fine, que l'on fauche ou qui est simplement livrée

au paturage. Mais l'année suivante, les roseaux reparaissent plus serrés et plus vigoureux que jamais.

Cette espèce de graminée est propre aux usages les plus divers. On l'emploie avant tout dans la construction des habitations, dont elle constitue l'élément principal, avec la vase qui la produit. Le pêcheur que les soins de son industrie obligent à de fréquents déplacements, n'a pas ordinairement d'autre abri qu'une hutte composée de plusieurs faisceaux de cannes, réunis en forme de cône et solidement liés à leur sommet. Une natte étendue sur le sol le préserve de l'humidité. De meilleurs matériaux ne pourraient lui convenir et la nature se prête merveilleusement à ses besoins essentiels.

Le roseau supplée au bois de chauffage qui manque absolument dans la zone moyenne du Delta. Il sert à la fabrication des principaux appareils de pêche; les claies qui remplacent les filets dormants dans les lacs intérieurs, ne sont que des tissus de jonc et de

roseaux. L'économie rurale et la viticulture en tirent également parti, même dans les campagnes voisines situées en dehors du bassin fluvial. Aussi cette plante commune, lorsqu'elle n'est pas utilisée sur place, acquiert-elle une valeur vénale élevée et elle devient même l'objet d'une spéculation régulière. Le fermier du lac Bratisch près de Galatz retire de la vente de ce produit un revenu annuel de plus de trente mille francs et aujourd'hui encore les habitants du bourg de Vilkov, acquittent entre les mains des autorités huit francs par cent gerbes de roseaux.

Les richesses forestières du Delta se réduisent aux deux massifs de bois qui en occupent la région inférieure sur les îles de Leti et de St. Georges.

Kara Orman ou la forêt noire a pris une place importante dans les annales de la Commission Européenne. A peine constituée, cette Commission se mit en mesure d'étudier le pays dont elle devait améliorer par de grands travaux d'art le débouché principal. Il lui importait avant

tout de se rendre compte des ressources naturelles de ces contrées inconnues et le bois dût être l'objet de ses premières préoccupations. Des recherches partielles furent faites aux Bech-Tepeh et dans les environs de Toultscha; le résultat n'en fut point satisfaisant. Du Delta et de ses plaines marécageuses, il ne pouvait être question. Il fallait donc remonter le Danube, pénétrer par ses affluents jusqu'au cœur de la Bukowine ou de la Croatie pour en extraire à grands frais le chêne propre aux constructions hydrauliques. Le nom de Mingrèlie avait même été prononcé et l'entreprise européenne, dont on n'avait point encore pressenti toutes les difficultés, prenait un aspect inquiétant, lorsqu'une nouvelle aussi réjouissante qu'inattendue vient dérider le front déjà soucieux des Commissaires. Un officier de génie en mission sur le bas Danube avait découvert une forêt vierge entre les embouchures du St. Georges et de la Soulina. Peu après, la Commission recevait de l'explorateur lui-même une relation circonstanciée de son

aventureuse campagne. Le plus précieux des matériaux que l'on allait rechercher dans les montagnes lointaines et inaccessibles des Carpathes et de l'Esclavonie, il était là, sur les lieux mêmes de sa destination, intact, inépuisable. Dix mille pilotis de chêne de 1 à 2 pieds d'équarrissage sur 18 à 30 pieds de longueur pouvaient être facilement extraits de ce dépôt séculaire et une excellente route en permettrait le transport jusqu'à l'embouchure dont on aurait projeté la correction.

Deux Commissaires, auxquels s'adjoignit l'officier de génie, se rendirent à Karo-Orman; ils ne tardèrent pas à se convaincre que la description de cette forêt vierge, aux riches essences, était une œuvre de fantaisie et ils se seraient crus, sans doute victimes d'une mystification, si leur compagnon ne leur avait donné lui-même, sur place, des preuves irrécusables de son désappointement.

Le bois qui avoisine l'embouchure méridionale du Danube, porte en effet très-improprement la dénomination des sombres forêts dans

lesquelles le grand fleuve germanique prend sa source. Il se compose de plusieurs fourrés de chênes chétifs et rabougris, dont la superficie ne dépasse pas 30 kilomètres carrés. Ces arbres, d'une hauteur réduite, sont presque tous rongés par la carie et partiellement déséchés. D'épaisses broussailles entrelacées de végétaux sarmenteux couvrent en maints endroits le sol et forment avec les hautes tiges qu'ils entourent, des groupes impénétrables.

Tel est à peu près aussi le caractère du bois qui touche à la Kilia, sur l'île de Léti. Cependant ce dernier est plus étendu; le chêne y est plus rare, mais d'autres espèces s'y développent plus vigoureuses, telles que l'orme, le hêtre commun et le frêne. De grandes clairières sableuses découpent de distance en distance cette végétation serrée et les dunes séculaires qui mouvementent le sol, y offrent parfois des aspects pittoresques.

VI

Si l'exploitation de la terre est insignifiante dans le Delta, celle des pêcheries s'y pratique sur une grande échelle et fournit des revenus considérables. Cette industrie, suivant les lieux où elle s'exerce, peut être divisée en grande et petite pêche, la première limitée aux embouchures et à la région maritime y

avoisinante et la seconde, aux cour d'eau et lacs intérieurs.

Ces lacs, ainsi que nous l'avons décrit, communiquent au moyen de ghirlas avec les différentes branches du Danube dont ils régulent dans une certaine mesure le débit. Lorsque, pendant les crues ordinaires, le fleuve coule à pleins bords, il ironderait sans doute une grande partie de la plaine basse qu'il cillonne sans les lacs, qui, pareils à de grands diversoirs, en réduisent sensiblement le volume. La nature a réalisé ici les travaux dont on a suggéré l'idée en France à la suite des derniers débordements de la Loire et du Rhône.

Ainsi renouvelée par les différences qui se produisent incessamment dans le niveau des trois branches du Delta, l'eau des lacs est rarement stagnante et elle a même plus de transparence que dans le fleuve, car elle se décharge par la précipitation d'une grande partie de ses matières terreuses. Ces conditions sont très-favorables à la reproduction du poisson qui aime à frayer dans les milieux tranquilles

et à l'abri des plantes aquatiques. Aussi il abonde dans ces réservoirs naturels et le pêcheur en fait une récolte facile. Les espèces les plus nombreuses sont les carpes, les brochets, les loches d'étang, les rougets, les tanches et les perches.

Les engins de pêche sont d'une simplicité primitive. Celui dont se servent ordinairement les indigènes, consiste en une longue claie de roseaux fixée perpendiculairement sur le fond vaseux au moyen de piquets et répliée sur elle-même en tours et retours. Cet appareil ainsi disposé représente un défilé tortueux sans issue et évasé à son ouverture. Le poisson s'y engage pendant la nuit et le matin, le pêcheur vient en fermer l'entrée. Il réduit, à son gré, les renflements de la claie et extrait le poisson au moyen d'un trouble, comme dans un vivier.

Aussitôt pris, le poisson est ouvert, vidé, lavé, salé ; on l'expédie dans cet état sur les marchés voisins, où il est mis en barils et livré à la consommation.

La pêche aux embouchures a essentiellement pour but la capture de l'esturgeon commun, du grand esturgeon et du sterlet, qui y apparaissent au printemps et y séjournent jusqu'au commencement de l'hiver. Le saumon et même le turbot s'y tiennent également, mais en mois grand nombre. L'esturgeon y acquiert souvent une longueur de huit pieds et un poids de plus de deux cents kilogrammes.

L'engin le plus communément employé dans la grande pêche, se compose de crochets de fer suspendus à de fortes ficelles ; ces ficelles sont attachées, à intervalles égaux, à une longue corde que des faisceaux de joncs maintiennent à la surface des eaux. Le poisson vient se frotter contre l'hameçon que ne recouvre aucun appas et il s'éventre lui-même. Ainsi, point de guideaux, point de barrages en travers du fleuve. Ce procédé très-économique remplace avantageusement les appareils les plus compliqués.

L'esturgeon est coupé en morceaux et soumis à la salaison, ou conservé par le fumage.

Les œufs, après avoir été séparés des fibres qui les entourent, sont déposés sur un tamis, soigneusement égoutés et salés et donnent le kaviar si estimé des gourmets. Cette production particulière est l'objet d'un grand commerce et les pêcheurs qui s'y adonnent en retirent de grands profits. Les seules pêcheries de l'embouchure de la Kilia ont été affermées au prix de 130,000 francs par an. Ce chiffre indique la mesure du revenu des autres pêcheries du Delta.

Les lacs, que bordent de toutes parts des roseaux impénétrables, sont hantés par une quantité innombrable d'oiseaux aquatiques. Cette population de palmipèdes et d'échassiers, dont aucun ennemi ne vient troubler la retraite, comprend les espèces les plus variées. Parmi les plus nombreuses, celles des canards, on distingue surtout les plongeurs, les leucophtalmes, les canards huppés et les canards à longue queue. Nulle part les localités ne se prêtent mieux à l'emploi des différents pièges imaginés pour la chasse de ce

gibier à l'ouïe et à l'odorat si fins. Un chasseur qui userait habilement du badinage ou du filet, en prendrait par milliers.

Les oies sauvages abondent, ainsi que les pélicans. Il n'est pas rare de voir leurs bandes se confondre, soit sur les nappes d'eau intérieures, soit sur les basses qui avoisinent les côtes. Il semble qu'une sympathie réciproque les rapproche, quelque craintives que soient les unes et si peu méfiants les autres. Il y a quatre ans, je me trouvais sur un bâtiment de guerre, qui se rendait à l'embouchure de la Kilia pour s'y exercer au tir. Arrivés en vue de la mer, vers la pointe de l'île de Belgarod, nous aperçûmes sur l'un des bancs qui en obstruent les abords, une longue trainée de pélicans dont la blancheur étincelait au soleil. Une pièce chargée à mitraille fut immédiatement braquée dans leur direction et après plusieurs évolutions destinées à les prendre en flanc, le pointeur fit feu. La mer était houleuse et le coup ne porta pas en plein. Cependant cinq pélicans restèrent sur

le carreau et avec eux, à notre grande surprise, une douzaine d'oies sauvages.

La gent palmée comprend en outre le cygne blanc ou cygne commun et la gallinule. Quant aux échassiers et à part la cygogne blanche et la cygogne noire, que l'on voit assez rarement dans le Delta, ils sont particulièrement représentés par la grue cendrée, par l'ibis et surtout par les hérons. Ceux-ci offrent plusieurs variétés intéressantes : le héron commun, le héron à long bec, le grand héron à aigrette, le petit héron blanc et le héron appelé *ardea purpurea*. Le grand héron à aigrette est un oiseau superbe. On se plaît à le voir se promener solitaire, le long des rives basses et légèrement submergées du fleuve, tandis qu'il fait sa pêche, et on admire l'élégance de ses formes, la richesse de son plumage et son air majestueux.

Au nombre des habitants des lacs, on peut aussi désigner les *tortues de marais*, qui atteignent de très-grandes proportions, les loutres auxquelles les colons de Kara-Orman font

une chasse régulière et dont ils exploitent la fourrure, enfin le putois de rivière.

Pour compléter la faune du Delta, nous ajouterons que la grande chasse pourrait également s'y pratiquer avec succès. On ne rencontrerait certainement pas de troupeaux de buffles sauvages, ainsi que l'affirmait dans une de ses intéressantes relations de voyage un de nos agents accrédités dans les Principautés danubiennes. Ces animaux, qui ne sont pas très nombreux, vivent à l'état domestique et quittent rarement le voisinage des lieux fréquentés. Mais une traque dans les roseaux mettaient en mouvement des animaux non moins farouches, des loups et des sangliers monstrueux. Parmi les suilliens qui labourent les plaines du Delta, il en est d'une taille plus réduite et d'un naturel moins offensif. Ils proviennent des troupeaux de cochons domestiques que les riverains de la Turquie envoient périodiquement dans les marais pour échapper à une partie des charges souvent arbitraires que leur imposent les fermiers des dimes. Un cer-

tain nombre d'entre eux se dispersent sans qu'on puisse les rejoindre et ils passent à l'état sauvage.

Au dessus de ces êtres terrestres qui ne sont dangereux qu'autant qu'on les recherche, il en est d'autres dont on ne peut éviter l'attaque et qui infestent les contrées du bas Danube.

Les cousins vivent en légions innombrables dans le Delta et en rendent le séjour insupportable pendant les mois d'été. Les pêcheurs qui passent leur existence aux bords des eaux dormantes, n'ont pas d'ennemis plus redoutables, car au milieu de leurs occupations manuelles, ils ne peuvent se préserver de leurs atteintes. Au printemps de l'année dernière, le Gouvernement turc avait concédé à plusieurs familles de Tartares venus de la Crimée, un terrain étendu situé près de la rive droite du St. Georges, sur le contrefort le plus avancé des collines de Bech-Tepeh. Des maisons étaient déjà construites ; quelques parcelles de terre avaient été mises en culture et la co-

lonie, livrée à elle même, allait pouvoir suffire à ses premiers besoins, lorsque vers le mois de juillet suivant, l'autorité de Toultscha fut informée que les Tartares de Bech Tepeh s'apprêtaient à quitter leur nouvel établissement. Harcelés par des essaims de moustiques, ces malheureux avaient perdu patience et ils étaient résolus à fuir ces lieux maudits.

Notons enfin comme une autre plaie du bas Danube, les *sauterelles de passage*. Cet insecte, de l'espèce la plus vorace, a fait son apparition dans ces contrées riveraines vers l'époque de l'invasion russe de 1828. Cette coïncidence est d'autant plus singulière que la plupart des occupations moscovites ont été suivies de quelque calamité, telles que le choléra et l'épizootie. Ces rapprochements plus ou moins accidentels, ont frappé l'esprit des populations indigènes et un préjugé règne aujourd'hui le long du Danube, c'est que lorsqu'un fléau quelconque afflige le pays, il est venu d'au delà du Pruth.

Le Delta est un des principaux réceptacles

de ces ravageurs qui vont jeter la désolation dans les campagnes cultivées. Leurs œufs sont déposés dans les parties les plus élevées et par conséquent les plus sèches du promontoire danubien. Avec la membrane qui les recouvre, ils résistent à l'action des froids les plus intenses; une humidité persistante peut seule les détruire. Plusieurs groupes d'œufs ont été recueillis dans un sachet de toile et exposés ainsi à l'air pendant un hiver entier; chaque jour le sachet a été plongé dans l'eau et néanmoins, au printemps, une fourmillière en est sortie.

Lorsqu'elles ont atteint un certain développement, les sauterelles se dirigent lentement et en rangs pressés dans les roseaux dont elles rongent les jeunes pousses. Il se produit alors un phénomène étrange; elles s'élèvent en masse jusqu'à la hauteur des roseaux et planent un moment au dessus de leurs cimes; puis elles retombent ensemble, imitant dans ce mouvement alternatif les grandes ondulations des vagues poussées par l'ouragan. Il

semble qu'elles s'exercent au vol. Bientôt elles prennent leur essor et vont s'abattre en nuages épais au milieu des moissons. Elles dévorent en quelques heures des champs entiers de maïs et de blé, ne laissant après elles que des espaces hérissés de tiges dégarnies. Jusqu'à présent les sauterelles de passage, qui se sont définitivement acclimatées dans les Principautés danubiennes, n'ont point encore envahi les régions occidentales. On prétend néanmoins que quelques vols se sont portés jusqu'au cœur de l'Autriche et l'on semble craindre que nos contrées ne voient apparaître un jour le fléau dévastateur.

VII

Le Danube, en s'épanchant, avant d'atteindre la mer, sur les plaines unies qui forment son Delta, ne donne pas naissance dans ses débordements réguliers, à de véritables marais. Les eaux des lacs qu'il nourrit, ne sont pas croussantes et la plus grande partie de celles que ne peuvent contenir ces bassins intérieurs,

sont absorbées par le sol spongieux et perméable composé d'alluvions.

Le réseau naturel des canaux d'écoulement exerce ainsi une influence salubre sur l'état hygiénique de ces contrées inférieures et sans cet assainissement partiel, le Delta serait pendant plusieurs mois un cloaque d'infection.

Les conditions sanitaires des pays riverains du Danube maritime subissent deux grandes variations qui se partagent l'année d'une manière à peu près égale, en présentant ordinairement les mêmes phénomènes généraux. Sous la température basse qui règne de novembre en avril, l'élément catharal prédomine et la scène pathologique est envahie par le cortège des maladies qu'engendre l'humidité. Les affections rhumatismales et notamment les rhumatismes articulaires, se produisent, surtout parmi les pêcheurs ruthéniens qui vivent au milieu des roseaux. De là la fréquence des maladies du cœur et des vaisseaux et l'on donne même dans le pays le nom de *maladie des cosaques*, à l'hydropisie qui en est la suite.

Au printemps, on constate l'introduction d'un élément nouveau : les fièvres à intermittences irrégulières apparaissent et peu à peu les affections paludéennes se caractérisent davantage. Moins nombreuses pendant les grandes chaleurs qu'au printemps et en automne, elles réclament presque à elles seules, pendant cette dernière saison, les soins médicaux. On observe alors parfois des cas de fièvres pernicieuses à forme algide qui, aux débuts de l'accès, offrent tous les symptômes d'un choléra intense.

Du reste, il est notoire qu'en fait l'atmosphère miasmatique du Delta est plus malfaisante pour les populations indigènes que pour les étrangers qui y sont temporairement fixés. Cette différence tient essentiellement au régime que suivent les individus soumis aux émanations infectes des terrains et des eaux putrides. Bon nombre d'ouvriers engagés en occident pour les travaux du bas-Danube payent leur tribut au climat ; mais il en est peu qui éprouvent ces altérations profondes de l'orga-

nisme qui distinguent la cachexie paludéenne et dont les habitants du pays ont le privilège de fournir des exemples frappants. Ceux-ci se nourrissent presque exclusivement de végétaux pendant l'été, passent ordinairement les nuits en plein air et sont en général moins soucieux de leur santé que les européens.

Si l'on fait abstraction de la nature des maladies qui surgissent périodiquement dans le cours de l'année pour ne juger l'état hygiénique du pays, que d'après leur fréquence, on reconnaît que le nombre en diminue sensiblement aux deux périodes qui correspondent aux limites extrêmes des variations thermométriques, c'est-à-dire, pendant les mois de décembre, de janvier, de juillet et d'août. Au plus fort de l'été, l'action de la température qui s'élève à plus de trente cinq degrés centigrades, désèche promptement et assainit les terrains vaseux que ne recouvrent point la végétation haute et serrée des roseaux, ou la couche épaisse des eaux limpides concentrées dans les lacs.

Cependant si le Delta du Danube est insalubre en général, on ne saurait en dire autant du voisinage des embouchures. Exposées pendant presque toute l'année aux vents du large, les côtes sont à l'abri des miasmes intérieurs et l'air y est relativement très sain. Les pêcheurs de Kedrilès et de Wilkow se font remarquer par la vigueur de leur tempérament et leur forte constitution et Soulina est un refuge pour les localités riveraines privées du contact bienfaisant de la mer. Un hospital y a été fondé par la Commission Européenne en 1857. Réservé dans le principe aux ouvriers dépendant du service des travaux hydrauliques, cet établissement vient d'être transformé en hospice public où sont admis les marins de tous les pays.

VIII

Les descriptions géographiques qui précèdent, sont relatives au Delta proprement dit ou à la partie continentale et apparente des embouchures du Danube. Elles ne se rapportent qu'incidemment à la région maritime de ce Delta, c'est-à-dire à l'état de la plage invisible qui en longe le littoral. Cette extension des atté-

rissements produits par les alluvions fluviales et marines mérite un examen spécial, parce qu'elle constitue le principal obstacle que rencontre la navigation danubienne et soulève un problème scientifique qui ne paraît point encore définitivement résolu.

L'on sait qu'en général les fleuves qui se jettent dans des mers sans marée, déposent devant leur embouchure une partie des matières meubles qu'ils tiennent en suspension. Ces sédiments, en s'accumulant, exhausent insensiblement la plage et forment ce que l'on appelle communément une barre, qui entrave l'accès du fleuve, lorsqu'elle ne la ferme pas complètement à la navigation. Les barres sont essentiellement le résultat du ralentissement qu'éprouve le courant fluvial par suite de son expansion dans la mer et de sa rencontre avec le courant maritime. Une lutte se produit et les bancs surgissent sous la résistance des forces opposées qui la déterminent.

Le Danube, moins que tout autre, ne pouvait échapper à cette loi naturelle, puisque

avec un débit qui varie de 9200 à 28000 mètres cubes d'eau par seconde, il charrie plus de 60 millions de mètres cubes d'alluvion par année. C'est-à-dire qu'en évaluant la masse de ses déjections solidifiées sur une hauteur de 5 mètres, on obtiendrait annuellement une surface de 12 kilomètres carrés. Il n'est pas étonnant que cette énorme quantité d'argile délayé et de sable fin ait donné naissance, sous l'action des vents du large et des lames de fond, à la plage soumarine qui, à une distance de plusieurs kilomètres, rend l'abord des côtes du Delta si dangereux.

Ce cordon littoral, que des sondages minutieux mettent très exactement en relief, est plus déprimé devant la Soulina qu'en vue des deux autres embouchures, ce qui provient de la faiblesse comparative du volume des eaux et par conséquent des detritus rejetés par la branche mitoyenne du Danube. Aussi la bouche de Soulina est-elle la moins obstruée et c'est la seule qui soit fréquentée aujourd'hui par les bâtiments de mer. Dans son état naturel, et

avant que d'importants travaux n'y eussent été exécutés, sa profondeur moyenne, à l'entrée, était de 10 pieds, tandis que le St. Georges et la Kilia n'offrent pas ordinairement un fond de plus de 5 à 6 pieds.

Bien des observations ont été faites sur la configuration de ces grands bancs continus, sur les causes diverses qui en modifient la déclivité, devant chacun des émissaires fluviaux; le cadre de cette étude ne permet point de les reproduire. Qu'il suffise d'examiner les différents moyens employés pour rompre ces barrières permanentes.

La tradition populaire veut que sous l'ancienne domination ottomane, c'est-à-dire, à une époque antérieure aux traités qui ont soustrait la plus grande partie du Delta à la souveraineté de la Turquie, un pacha eût l'idée d'obliger chaque bâtiment qui sortait du Danube à trainer à l'arrière, en franchissant la barre, une herse fixée à une lourde chaîne. En remuant ainsi le fond vaseux de la passe, on réussissait, dit-on, à y maintenir une profon-

deur de 12 à 14 pieds. Il serait permis, d'après l'expérience qui en a été faite par la Commission Européenne elle-même, de révoquer en doute le succès de ce mode d'amélioration, si l'on n'ajoutait, à l'appui de ce récit, qu'une estacade en pilotis serrés s'avancait alors vers le large et prolongeait ainsi sur la barre le courant fluvial. On n'a trouvé aucuns vestiges de cet ouvrage étendu, dont plus d'un ingénieur conteste même l'existence passée. Quoiqu'il en soit et si l'œuvre de la herse a jamais produit le résultat qu'on lui attribue, on pourrait difficilement l'expliquer sans la digue qui lui servait de complément. En effet, livré à lui-même, après avoir dépassé les rives qui en activaient la vitesse, le courant du fleuve, en s'épanchant sur la plage, n'a plus assez de force pour imprimer un mouvement de translation sensible aux matières agitées par les herses et les chaînes. Il arrive souvent, après les crues, que ce courant est presque nul et il se produit même parfois, en dehors de la barre, un contre courant assez sensible.

Le curage par la drague a-t-il plus d'efficacité? Les essais tentés à Soulina permettent d'affirmer le contraire. Une machine à draguer, pouvant extraire 100 tonnes de vase par heure, y a fonctionné du 1^{er} mai au 11 juillet de l'année 1857, sans laisser de trace appréciable. On s'est convaincu tout d'abord que le dragueur, exposé sur la barre aux mouvements de la houle, ne pouvait opérer que par des temps complètement calmes, c'est-à-dire de 50 à 100 jours au plus dans l'année; que, lors même que le passage incessant des navires permettrait d'occuper l'embouchure par plusieurs dragueurs à la fois, leur action serait toujours disproportionnée avec la masse des alluvions qu'ils devraient débayer; que, d'ailleurs, les tempêtes d'hiver, en soulevant les lames contre la côte, pourraient anéantir dans un jour un travail de plusieurs mois; qu'enfin ce mode d'amélioration entraînait des frais excessifs. Le gouvernement russe était sans doute fondé à ne pas accueillir toutes les plaintes qui ont défrayé

pendant plusieurs années les correspondances diplomatiques et s'il n'avait en vue que l'emploi de moyens purement mécaniques pour faire disparaître les bancs de la Soulina, le C^{te} de Nesselrode pouvait bien déclarer en 1851 qu'il était impossible de lutter contre leurs envahissements.

Un système plus rationnel se présente et semble s'imposer par sa simplicité même au choix des ingénieurs; il consiste à forcer le fleuve à travailler lui-même à l'approfondissement de son lit, en portant son courant sur la barre avec toute sa force au moyen de digues parallèles. On tend ainsi à produire entre ces rives artificielles, une chasse qui doit avoir la même action qu'entre les rives naturelles et qui rejette dans les fonds du large les matières accumulées devant l'embouchure. Ce genre d'ouvrages a été exécuté à l'entrée de la Soulina. Deux digues présentant un développement respectif de 4600 et de 3000 pieds y ont été construites par la Commission Européenne pendant les années 1858 à 1860,

et lors de leur achèvement, non seulement la barre n'existait plus, mais la profondeur de la passe, qui était précédemment de 9 pieds, s'est élevée à 17 pieds¹. Ce niveau est resté presque invariable jusqu'aujourd'hui.

Cependant le système de la chasse est loin d'être parfait, car il laisse subsister la cause première de la formation des barres. Le bon sens indique en effet que le banc qui s'étendait devant l'embouchure primitive, se reformera tôt ou tard en face de l'orifice nouveau. Le seul remède à cet inconvénient est de prolonger les digues suivant le relèvement du fond et l'on est porté à croire qu'à Soulina, ce travail ne sera pas nécessaire avant de longues années. En effet le courant littoral que l'on a atteint par la projection des deux môles dans la mer, favorise l'enlèvement du limon et du sable fin que dégage la branche naviguabie du Danube; ces alluvions se portent vers le Sud-Est sous l'influence des vents dominants;

¹ Ces digues sont l'œuvre de Mr. Ch. Hartley, ingénieur distingué attaché à la Commission Européenne du Danube.

elles sont fouettées dans cette direction par la houle et ce qui tend à le prouver, c'est l'avancement graduel de la rive droite que nourrissent les apports du fleuve et de la mer et dont ils prolongent incessamment la saillie.

Un calcul approximatif basé sur la quantité des sédiments annuels et sur la déclivité de la plage, évalue à environ 56 ans le délai nécessaire à la formation d'une nouvelle barre. Cette appréciation toutefois mérite peu de confiance, car les altérissements sont influencés par des phénomènes très divers, dont les observations actuelles ne permettent point encore de préciser les effets.

L'encaissement du courant fluvial dans la mer a été pratiqué avec avantage à l'embouchure de l'Oder; il paraît avoir produit des effets moins décisifs sur d'autres fleuves, tels que l'Adour et l'Herault.

Un procédé différent a été employé sur plusieurs grands cours d'eau; on a creusé un nouveau lit, indépendant des orifices naturels, en le faisant déboucher sur un point favorable

de la côte. Les Egyptiens sur le Nil, Drusus sur le Rhin, les Vénitiens sur le Po-di-goro, les Chinois sur le Houang-Ho, Napoléon I sur le Rhône, ont successivement essayé de résoudre par ce moyen le problème de l'amélioration des embouchures. Mais il est évident qu'un lit latéral est sujet aux mêmes détériorations que le cours normal prolongé par des digues parallèles. L'obstacle momentanément tourné, ne peut que se reproduire au bout d'un certain temps. Une nouvelle barre doit surgir à l'extrémité de la voie artificielle ; dans l'un comme dans l'autre cas, les mêmes causes doivent amener les mêmes effets.

Détruire la cause, c'est-à-dire empêcher le charriage constant des alluvions, telle semblerait être la véritable solution de la difficulté ; les écluses sont destinées à remplir ce but et ce système a déjà reçu plusieurs applications.

Mais pour qu'un canal artificiel muni d'écluses et s'ouvrant dans la mer, puisse utilement remplacer une embouchure naturelle, il est indispensable qu'il soit précédé d'une rade

suffisamment abritée; car son accès serait ordinairement dangereux et souvent impossible pour les bâtimens qui naviguent à la voile. Or cette condition essentielle ne peut pas toujours être remplie et le Danube notamment, avec la côte basse et régulière de son Delta, exposée partout aux vents régnans de l'Est, se prêterait difficilement à l'exécution d'un semblable projet.

D'un autre côté et à part les frais considérables de curage que nécessite l'entretien d'une communication ainsi établie, les écluses elle-mêmes sont une entrave, puisqu'elles ne peuvent permettre le passage qu'à un ou deux navires à la fois. Cet inconvénient serait surtout sensible à l'entrée du Danube, où les navires se présentent à des époques périodiques et où souvent plus de cent voiles attendent le vent favorable pour s'engager dans le chenal.

Ainsi les digues longitudinales, comme le canal indépendant des émissaires naturels, ont leurs avantages et leurs imperfections. Il semble que l'on ne puisse juger ces deux modes

de correction d'une manière absolue et indépendamment des localités dont on veut entreprendre l'amélioration.

Une commission nautique, composée d'officiers supérieurs de marine, s'est formellement prononcée, il y a quelques années, en faveur de l'ouverture d'un canal à écluses qui se détacherait du Rhône pour aboutir à la mer dans la *Baie du Repos*. Elle a rejeté l'idée d'un indiguement du fleuve au moyen de jetées parallèles. Par contre, tous les officiers de marine qui ont successivement commandé les diverses stations navales du Danube, ont condamné, haut la main, le projet du canal à écluses dont on recommandait l'exécution à l'embouchure du St. Georges. Ils ont unanimement exprimé leur préférence pour les digues longitudinales.

La science n'a sans doute pas dit son dernier mot et ses progrès incontestables font espérer, contrairement à l'opinion de Vauban, que les embouchures ne sont pas „incorrigibles“.

IX

Il nous reste à parler des bouches du Danube au point de vue des intérêts commerciaux qui se rattachent à leur amélioration.

D'après les dernières statistiques, on peut évaluer en moyenne le nombre des bâtiments de mer qui fréquentent annuellement le Danube inférieur à 2490 représentant une capa-

cité totale de 436,000 tonneaux. Ce mouvement est presque exclusivement alimenté par l'exportation des grains des Principautés roumaines. Les navires remontent le fleuve et viennent prendre leur chargement dans les principaux ports intérieurs de Galatz et de Bra ila situés à 200 kilomètres des embouchures.

Ce mode de transport entraine des inconvénients dont il est facile de se rendre compte. Les opérations commerciales deviennent impossibles à l'approche de l'hiver et elles sont forcément interrompues pendant une période qu'on peut évaluer, en moyenne, à trois mois de l'année. Le chômage a été de 100 jours en 18 $\frac{60}{61}$.

D'un autre côté, la navigation fluviale est aussi pénible que dispendieuse pour les bâtiments exclusivement adaptés aux voyages au long cours; leur grand tirant d'eau les expose incessamment au danger de l'échouage ou à l'obligation d'alléger une partie de leur cargaison. Leur marche est lente, parce que, en

général, la voile n'est qu'un secours précaire dans le cours d'un fleuve ordinairement étroit et tortueux et les retards qu'ils éprouvent sont d'autant plus fâcheux que tout en augmentant les charges d'un entretien déjà très-coûteux, ils restreignent le nombre des campagnes qu'ils pourraient fournir dans l'année.

Il y a près de trois ans, la société autrichienne, qui dessert le Danube supérieur, conçut l'idée de substituer le remorquage aux transports à voiles sur la section du fleuve fréquentée par la navigation maritime. Elle organisa un service de chalands exclusivement destinés à l'expédition des céréales des ports d'exportation jusque sur la rade de Soulina, afin de permettre aux bâtiments de mer de charger à l'entrée même du fleuve.

Cette innovation eût d'heureux résultats.

La quantité de grains transbordée à l'embouchure, qui n'était en 1859 que de 500,000 hectolitres, s'est élevée à 1,393,700 hectolitres en 1860 et à 1,487,500 en 1861 ; c'est-à-dire qu'elle équivaut à peu près aujourd'hui au

cinquième de l'exportation totale du Danube.

Quelques données supplémentaires feront connaître les conséquences pratiques du changement inauguré par la Compagnie viennoise.

Suivant une moyenne calculée sur les dernières années, le prix du frêt est d'environ 10 fr. 50 cs. par quarter pour les navires qui viennent prendre leur cargaison à Galatz ou à Braïla et de 7 fr. seulement pour ceux qui la reçoivent à Soulina. En ajoutant à ce dernier chiffre les frais de transport par vapeur jusqu'à l'embouchure, soit approximativement 1 fr. 60 cs. par quarter, le négociant exportateur qui charge à la sortie du fleuve, réalise un bénéfice d'environ 1 fr. 90 cs. par quarter, y compris la prime d'assurance qui est toujours plus élevée pour les opérations en rade.

L'armateur y trouve également son profit. A Galatz, il est vrai, il loue son navire moyennant 10 fr. 50 cs. par quarter, tandis qu'en dehors du fleuve, il n'obtient que 7 fr.; mais dans le premier cas, il a à supporter les frais de rivière, de pilotage, de transbordement même

qu'on peut évaluer à 1 fr. 40 cs. environ par quarter, ce qui réduit son frêt à 9 fr. 10 cs. D'un autre côté, tandis qu'il ne fait pendant toute l'année que deux voyages à Galatz, perdant souvent 30 à 40 jours par voyage dans le fleuve, il peut opérer trois chargements à l'extérieur dans le même laps de temps et dès lors le même navire qui, affrété à Galatz, ne donne que 18 fr. 20 cs., lui rapporte à Soulina 21 fr.

Il convient d'ailleurs de remarquer que cette différence sera plus sensible, à mesure que les transports à vapeur seront plus nombreux et mieux organisés.

Cependant, indépendamment de la concurrence et du perfectionnement des moyens fluviaux de navigation, une mesure essentielle serait nécessaire pour faciliter le développement des nouvelles opérations.

Déjà une première difficulté a disparu : les navires qui attendaient les céréales dans la rade, étaient exposés à de sérieux dangers, surtout lorsqu'ils s'étaient allégés de leur lest.

En décembre 1855, sur 60 voiles que surprit en vue de Soulina une violente tempête de N. E., 27 furent perdus. Aujourd'hui, grâce à l'heureuse issue des travaux de la Commission Européenne, les bâtiments de toute dimension ont la faculté d'entrer à Soulina avec leur lest et d'y prendre leur chargement en toute sécurité. S'ils ne peuvent tout embarquer, ils profitent d'un jour de beau temps pour aller compléter en rade leur cargaison. Déjà en 1861, 350,800 hectolitres ont été mis à bord dans le port même de Soulina.

Une disposition reste à prendre, qui aura notamment pour effet de diminuer les frais excessifs des expéditions actuelles par bateaux à vapeur. Si des magasins existaient à Soulina, les négociants pourraient y faire parvenir la marchandise, non pas seulement lorsque le navire qui doit la recevoir leur est signalé et par l'emploi exclusif et coûteux des chalands, mais à un moment quelconque et par le moyen économique des allèges et des *kerlatches*. La plus grande partie des grains char-

gés à Braïla pour la sortie, y arrivent des ports supérieurs de la Valachie dans ces grandes barques spéciales au Danube et y sont emmagasinées pour la plupart. Or il s'agirait simplement, pour cette catégorie de transports, de continuer leurs voyages jusqu'à Soulina et d'y opérer le transbordement qu'ils effectuent à Braïla.

L'établissement de magasins, soit publics, soit particuliers, impliquerait la reconnaissance de Soulina en port franc. En réalité, on n'y perçoit actuellement aucun droit d'entrée et de sortie. Il n'y aurait dès lors qu'à donner au fait une consécration formelle et la Turquie s'y prêterait sans doute d'autant plus volontiers, qu'à Vienne, lors des négociations relatives au Règlement général de navigation pour le Danube, elle s'est engagée „ à désigner sur „ la partie de son territoire riverain un ou „ plusieurs ports destinés à servir d'entrepot.“

Economie sur les frais de transport dans le fleuve, possibilité d'opérer pendant la plus grande partie de l'hiver, garantie de sécurité

pour la navigation et par conséquent réduction de la prime d'assurance calculée sur les risques actuels, surcroît d'activité dans le mouvement de l'exportation danubienne, tels sembleraient être les principaux avantages qu'offriraient au commerce et à la marine marchande la création et l'emploi de magasins libres à Soulina.

Les pays producteurs profiteraient aussi de ce déplacement des débouchés actuels, car leur infériorité vis-à-vis des contrées riveraines de la mer noire, provient essentiellement des difficultés inhérentes à la navigation du Danube.

Une dernière considération et ce n'est pas à nos yeux la moins importante, tendrait à justifier ce projet.

Si les bâtiments de mer, ou du moins ceux d'une capacité au dessus de la moyenne, n'avaient plus à remonter le Danube, les travaux d'amélioration de la voie fluviale seraient par le fait simplifiés et il en résulterait une diminution sensible des taxes qui ont pour but le remboursement des frais de ces travaux.

Il suffirait de maintenir dans le cours du fleuve une profondeur de 8 pieds au plus, qui répondrait au plus grand tirant d'eau des navires uniquement affectés à la navigation intérieure.

En un mot, le fleuve, soumis à un régime normal, serait rendu à sa véritable destination, c'est-à-dire, à la navigation fluviale et l'on se contenterait de maintenir à son entrée une profondeur suffisante pour en livrer l'accès à la navigation maritime.

Les deux industries de transport ayant ainsi leur part naturelle, exerceraient utilement leur activité sur le domaine qui leur convient et elles uniraient leurs efforts à l'embouchure par un contact direct et régulier.

Soulina, par sa position même, se prêterait facilement à cette combinaison. Des quais pourraient y être construits sur les deux rives qui sont abruptes, l'un de 4000 pieds à droite et l'autre de 2000 pieds à gauche et au moyen des matériaux composant le lest des navires, on exhausserait rapidement le niveau des terrains les plus bas. Les magasins seraient établis

le long des quais et quant à la ville proprement dite, si elle devait prendre de grands développements, elle s'étendrait sur la plaine de sable fin qui entoure le phare et qui est complètement à l'abri des inondations. Les plus fortes constructions pourraient s'élever sur ce vaste emplacement, ainsi que le prouve l'existence même du phare dont la tour massive a 75 pieds de hauteur. Les terres arables que renferment sur plusieurs points les îles de Léti et de St. Georges, suffiraient, avec le bétail qui y regorge, à l'alimentation d'une population considérable et d'ailleurs le mouvement incessant des navires qui descendent régulièrement le fleuve, permettrait de suppléer aisément à l'insuffisance des ressources locales.

Cependant, en émettant ces idées, nous ne tenons compte que des exigences présentes de la navigation danubienne et de celles du commerce qui en règlent l'activité. Si la production des Principautés augmentait dans une très notable proportion et il ne parait pas

que cette éventualité soit prochaine, le débouché actuel ne suffirait plus et l'on devrait songer à ouvrir l'embouchure voisine de la branche du St. Georges.

La marine marchande, plus puissante qu'aujourd'hui, pourrait alors supporter plus facilement les charges qu'entraînerait cette grande entreprise et le Danube aurait une avenue digne de lui.

FIN.

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION HISTORIQUE.

Importance du commerce de la mer noire et de la navigation du Danube dans l'antiquité. — Leur déchéance; absence de communications régulières entre l'occident et le bas Danube pendant des siècles et erreurs géographiques qui en sont résulté.

CHAPITRE I.

Topographie générale du Delta du Danube.

CHAPITRE II.

Comparaison de ses conditions physiques actuelles avec son état ancien. — Principaux changements qui se sont opérés, de siècles en siècles, dans l'économie de ses eaux.

CHAPITRE III.

Histoire des populations qui habitent le Delta et les bords du lac de Razelm. — Les cosaques du Danube — leur origine — leurs mœurs — leurs croyances religieuses — leur constitution politique, etc. etc.

CHAPITRE IV.

Des différents établissements qui se sont formés dans le Delta — Soulina — son histoire — ses progrès.

CHAPITRE V.

Agriculture et élève du bétail — Flore du Delta.

CHAPITRE VI.

Exploitation des pêcheries — Faune du Delta.

CHAPITRE VII.

Climat du Delta — questions hygiéniques.

CHAPITRE VIII.

Des causes de l'ensablement des embouchures et des moyens d'y remédier. — Travaux de la Commission Européenne du Danube.

CHAPITRE IX.

Conséquences commerciales de l'amélioration des embouchures du Danube.

VERIFICAT
1937

BIBLIOTECA
Centrale
Universitatis
Clujensis

